Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2001)

Heft: 1

Vorwort: Avant-propos : la bande dessinée et le moyen âge ou : l'emprise des signes

Autor: Corbellari, Alain

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AVANT-PROPOS
LA BANDE DESSINÉE ET LE MOYEN ÂGE OU L'EMPRISE DES SIGNES

« Le Moyen Âge par la bande »: le jeu de mot peut paraître facile ; il n'a même pas l'avantage d'être inédit[1], et pourtant comment ne pas être frappé par la pertinence de l'expression dans un tel contexte ? Car le Moyen Âge, comme toute autre période historique, comme tout autre « genre littéraire », aimerait-on dire, ce n'est pas de front que la BD l'appréhende, mais bien par le double intermédiaire, propre et métaphorique, de la *bande*: du support graphico-narratif (le *strip*) et de l'oblicité d'un regard qui utilise le détour d'un langage de signes pour affirmer son emprise multiple sur les sens du lecteurs.

Nous ne cachons pas notre volonté de nous livrer ici à une défense et illustration d'un art que l'Académie peine encore, contre toute logique, à reconnaître comme tel. Et ce ne fut pas la moindre de nos surprises que de constater, dans les murs mêmes de l'Université de Lausanne, une certaine méfiance sporadiquement exprimée à l'égard d'un séminaire par nous lancé sur le thème du présent recueil, recueil qui se présente à tous égards comme une amplification dudit séminaire (donné au semestre d'été 1999, en supplément à l'horaire officiel des cours). Croirait-on qu'il existe encore aujourd'hui des intellectuels prêts à déclarer que « la bande dessinée est à la littérature ce que la musique militaire est à la musique »? Au vrai, il y a là, on l'aura compris, une radicale méconnaissance de l'originalité de l'objet BD que

---

1. Hommage à un ouvrage important d'Odette MITTERRAND et Gilles CIMENT, *L'Histoire ... par la bande. Bande dessinée, Histoire et pédagogie*, Paris : Syros, 1993.

seuls des dehors trompeurs (la forme livre) incite à indûment rapprocher de la littérature. Plus attristant encore : tel essayiste romand ne daigna pas même répondre à nos arguments lorsque nous lui fîmes remarquer que sa prévenance contre la BD reproduisait à peu de choses près certains grognements articulés, il n'y a encore guère plus de vingt ans[2], contre le cinéma. Qui pourtant songerait aujourd'hui sans ridicule à contester le statut d'art au cinématographe ? Aussi polémiquer, outre à nous faire croire que ces querelles auraient encore un sens, ne servirait ici qu'à affaiblir notre position en évoquant le spectre d'un doute qui n'a plus à nous effleurer. La BD est un art[3], l'autre grand art « de synthèse » développé par le XXe siècle, et il est temps, d'autres l'ont compris avant nous[4], que l'Université s'y intéresse sérieusement.

Reste à justifier le choix du Moyen Âge. Simple lubie de médiévistes en mal d'originalité ? En fait, l'hypothèse qui a guidé nos travaux est que la BD pourrait bien avoir avec le Moyen Âge des liens plus étroits qu'avec n'importe quelle autre période de l'histoire ou avec n'importe quelle autre complexe culturel, et ce tant au point de vue de son contenu narratif que de son mode de production, pour ne pas dire de son idéologie. D'Antonin Artaud qui voyait dans la Renaissance l'amorce d'une véritable mutilation de l'humain à Marshall McLuhan qui s'est fait le prophète de « l'âge de l'électricité », le XXe siècle n'a pas manqué de penseurs

---

2. On a en effet la surprise de voir que Deleuze se sent obligé, en 1983 (!), de préciser que « l'énorme proportion de nullité dans la production cinématographique n'est pas une objection [à son étude sérieuse] » (Gilles DELEUZE, *L'Image-Mouvement*, Paris : Minuit, 1983, p. 8).

3. Le 9e, dit-on (l'expression a été lancée par Francis LACASSIN éd., *Pour un 9e art : la bande dessinée*, Paris : UGE (10/18), 1971). Rappelons que l'on saute du 7e au 9e art parce que quelques esprits loufoques des années 60 (sans doute mal inspirés par McLuhan : l'anecdote mérite une mention dans le grand sottisier de l'humanité) avaient proposé comme 8e art... la télévision !

4. En particulier des historiens des idées (Alain REY, *Les Spectres de la bande. Essai sur la B. D.*, Paris : Minuit, 1978), des psychanalystes (Serge TISSERON, *Psychanalyse de la bande dessinée*, Paris : PUF, 1987), des sémioticiens (Pierre FRESNAULT-DERUELLE, *La Bande dessinée, essai d'analyse sémiotique*, Paris, Hachette-littérature, 1972 ; Benoît PEETERS, *Case, planche, récit. Lire la bande dessinée*, Tournai, Casterman, éd. déf : 1998, et surtout Thierry GROENSTEEN, *Système de la bande dessinée*, Paris, PUF, 1999) et même Michel Serres (Michel SERRES, *Hergé mon ami. Études et portraits*, Bruxelles : Moulinsart, 2000).

guidés par l'intuition que notre modernité entretenait, par delà la coupure de l'époque « classique », des liens étroits avec les âges qui ont précédé les bouleversements épistémologiques des XVe-XVIe siècle. Un des meilleurs analystes américains de la BD remarque qu'

> en Occident, dans la première moitié du XIXe siècle le monde de l'écriture et celui de l'image étaient aussi éloignés que cela est possible. L'un était obsédé par la *ressemblance* [...], l'autre était riche de trésors invisibles [...]. Le fait que la bande dessinée soit née au moment où la littérature et les arts plastiques allaient prendre de nouvelles orientations a de quoi intriguer[5].

On pourrait sans doute élargir la remarque au cinéma, mais la BD a été première dans ce processus, et sa fabrication foncièrement artisanale la rend plus à même d'être comparée à des productions bien plus anciennes où textes et images n'avaient aucune idée du degré de différenciation qu'allait instaurer entre eux le développement de la typographie. La tapisserie de Bayeux est-elle la première BD de l'histoire, ou faut-il chercher ses antécédents jusque dans les tombes de la Vallée des Rois ou sur l'étendard d'Our ? Question de peu d'importance, en regard de l'évidence massive qu'illustre la fabrication même du manuscrit médiéval : au-delà des questions de préséance, le monde des copistes médiévaux réalise bel et bien l'idéal d'indifférentiation graphique qui fonde la BD. À la question des origines, il reste finalement peu aventuré de répondre en invoquant Töpffer qui, le premier, affirma le principe de la nécessaire dépendance du graphique et de l'iconique[6], dont ses sucesseurs allaient mettre près d'un siècle à tirer les conséquences[7]. Mais fantasmatiquement (comme le

---

5. Scott McCloud, *Understanding Comics*, Northampton : Kitchen Sink Press, 1993 ; trad. fr. de Dominique Petitfaux : *L'Art invisible*, Paris : Vertige graphic, 1999, p. 145 et 149.

6. On ne se lasse pas de relire la parfaite formule de l'écrivain genevois : « les dessins, sans ce texte, n'auraient qu'une signification obscure ; le texte, sans les dessins, ne signifierait rien » (in *Töpffer. L'Invention de la bande dessinée*, textes de Rodolphe Töpffer réunis et présentés par Benoît Peeters et Thierry Groensteen, Paris : Hermann, coll. « Savoir : Sur l'art », 1994, p. 161).

7. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale (aux notables exceptions d'Alain Saint-Ogan et d'Hergé), les auteurs de BD européens s'acharnèrent, contre Töpffer, à perpétuer le non-sens qui consiste à mêler dessins et caractères d'imprimerie.

montre l'article de Danielle Chaperon), le Moyen Âge reste un idéal incontournable.

Autre rencontre que la citation de McCloud nous faisait également pressentir : en tant qu'il doit *faire signe* avant de *représenter*, le graphisme de la BD renoue avec l'exigence symbolique de l'art d'avant la Renaissance. Töpffer liait la simplification à une exigence d'efficacité propre au dessin satirique[8], mais on peut voir plus largement dans le système indiciel de la figuration narrative une affirmation du primat du symbolique, c'est à dire du simplement reconnaissable, au service d'une narration en mouvement, sur le mimétique figé. Ainsi Scott McCloud propose-t-il un système à trois pôles qui permet de classer les différents types graphiques de la BD en fonction de la plus ou moins grande importance des niveaux mimétique, pictural (le geste graphique pur, confinant à l'abstraction) et langagier (le schématisme fonctionnel)[9], la tension restant constante, puisque le basculement total du côté de l'un des niveau ferait de l'oeuvre autre chose qu'une BD. Art tiraillé par les tensions qui le font vivre, la BD doit à cette complexité sa richesse et sans doute une part de la méfiance que lui vouent encore certains.

Malheureusement, le moins que l'on puisse dire de la BD médiévalisante, souvent lourdement mimétique, c'est qu'elle ne tente que bien rarement de se ressourcer dans l'univers graphique des personnages qu'elle met en scène. Et il y aurait beaucoup à écrire sur la volonté de certains dessinateurs particulièrement radicaux d'aujourd'hui (en particulier ceux de *L'Association*) de promouvoir un graphisme situé aux antipodes des canons qui ont triomphé à la Renaissance, sans pour autant qu'une quelconque référence explicite au Moyen Âge soit recherchée[10].

Enfin, il est un point sur lequel la continuité du Moyen Âge à nos jours apparaît irréfutable, et ce n'est rien de moins que la question de l'*aventure*, mot et notion que la littérature médiévale nous a transmis et dont les avatars continuent de nourrir notre imaginaire occidental. Cependant, nous dira-t-on, ce fil est bien

---

8. « La brusquerie qui fait violence aux formes tout en enjambant les détails sert mieux la verve que l'habileté circonspecte qui courtise les formes en se marquant dans les détails » (*op. cit.*, p. 193).

9. *Op. cit.*, p. 51ss.

10. À cet égard, la semi-exception à cet état de fait que représente la série *Donjon*, initiée par Joann Sfar et Lewis Trondheim, constitue sans doute un laboratoire passionnant.

lâche et il n'est nullement prouvé que les aventures chevaleresques aient plus de poids dans la tradition de la BD que le western, l'épopée intergalactique ou même le récit de pirates, même s'il faut rappeler que parmi les séries fondatrices de l'âge d'or de la BD américaine (dans les années 30), on trouve une grande saga médiévale (*Prince Valiant*), mais aucun western ! Cependant, on aura compris que la question n'est pas là : explicite ou non, il nous semble que le Moyen Âge reste l'aune à laquelle se mesure le potentiel aventureux du récit bédéique ; un genre comme l'*heroic fantasy* (voir la contribution de Marc-Antoine Renard) avoue même sa dette de manière criante. Par ailleurs, les auteurs européens qui « font dans le médiéval » restent très conscients de la continuité culturelle qui les relie à leur univers de prédilection. « Le Moyen Âge, disait lapidairement le dessinateur J.-C. Kraehn, c'est notre western à nous[11] ».

Le lecteur constatera vite que nous sommes bien loin d'avoir épuisé dans les pages qui suivent toutes les pistes envisagées dans cet avant-propos, mais comme jusqu'à maintenant, la bibliographie de notre sujet était restée maigre et parcellaire[12], nous espérons au moins, à travers ce numéro d'*Études de Lettres*, montrer qu'au-delà d'un anecdotisme facile le thème envisagé est susceptible d'apporter quelques éclairages nouveaux sur le statut, les mythes fondateurs et peut-être même une certaine épistémologie de la bande dessinée.

Alain CORBELLARI

---

11. Cité in Stan BARETS, *Vécu. L'Album du 10e anniversaire*, Grenoble : Glénat, 1994, p. 16.

12. Signalons la rapide synthèse d'Alain CHANTE, « Le Grand Syncrétisme du Moyen Âge en bande dessinée », in *Dire le Moyen Age hier et aujourd'hui*, actes du colloque de Laon (1987), éd. par M. Perrin, Université de Picardie et Paris : PUF, 1990, p. 301-18, ainsi que les deux précieux articles de Jean-Jacques VINCENSINI (qu'un emploi du temps trop chargé a malheureusement empêché de participer au présent recueil), « Du Récit mélusinien au *Dernier Chant des Malaterre* de François Bourgeon. Propositions pour une esthétique de la réécriture », *PRIS-MA*, XIV, 1, janvier-juin 1998, p. 63-82 et « Modernité de Mélusine dans *Le Dernier Chant des Malaterre* de François Bourgeon », in *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, éd. par Michèle Gally, Paris : PUF, « Perspectives littéraires », 2000, p. 163-78.